

Résumé :

Dans le cadre de mon ministère, je rencontre des personnes qui expriment parfois leur besoin d'un soutien de l'Église (demande d'aide dans la maladie, besoin de se sentir pardonné avant la mort, désir d'être baptisé). Que faire lorsque l'on est une animatrice pastorale accompagnant des femmes et des hommes à qui, il n'y a pas si longtemps, on ne donnait même pas la communion ? La difficulté pour ces personnes auprès desquelles j'exerce mon ministère est double. Elles vivent en institution et elles sont en situation de polyhandicap. Elles ont par conséquent des besoins très spécifiques. Le besoin d'un sacrement dans cette population est souvent urgent, car le temps qui passe n'a pas les mêmes conséquences que pour nous. Toutefois, la relation de confiance prend du temps à s'établir en raison des troubles cognitifs et psychologiques. Sans compter que la communication ne se fait pas toujours par la parole. Alors comment procéder ? Attendre qu'un prêtre soit disponible ?

Alina, 18 ans, était en grande souffrance avec des hallucinations et des angoisses. Le sacrement des malades me paraissait être un soutien pour elle durant cette période difficile. Dans l'urgence j'ai improvisé une onction et elle a pu être apaisée.

Méline, 23 ans, savait que la fin de sa vie était proche et ses nuits étaient agitées à cause de fautes qu'elle se reprochait d'avoir commises. Appelée en urgence par son institution, j'ai écouté ce qu'elle avait à me dire, tous les péchés qui pesaient sur sa conscience. Je pensais que pour elle le sacrement de réconciliation serait un soutien précieux. J'ai organisé une rencontre avec le prêtre. Pour faciliter la communication entre eux j'ai participé à ce moment qui a permis à Méline de partir quelques semaines plus tard, apaisée. J'ai posé ma main sur son épaule au moment de recevoir le pardon de Dieu.

Roberto, 70 ans, désirait être baptisé après une conversion à Lourdes. Il rêvait d'un « vrai » baptême, à l'église, avec un prêtre et un habit blanc. Nous avons organisé tout cela et malgré quelques péripéties le baptême a pu être célébré deux ans après sa demande. Mais avec un prêtre qu'il n'avait jamais pu rencontrer auparavant. J'ai permis à l'un et à l'autre de se comprendre et j'ai versé l'eau sur le front de Roberto au moment où il était baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Dans chacune de ces situations, il était impossible de « passer par le seuil » comme ce fut le cas pour le paralytique descendu par le toit (Lc 5, 18, 19). Il a fallu faire appel à un prêtre, organiser, coordonner et s'armer de patience. Mais quand même être présente par fidélité au lien tissé au cours de nos rencontres.

Quels gestes poser dans ces circonstances ? Et qui se sent en souffrance face à la complexité de ces situations ? Est-ce Méline, Roberto ou Alina qui voient bien que leurs besoins posent un problème à notre Église ? Est-ce moi qui m'épuise à chercher des prêtres et à tout coordonner avec eux et les institutions ? Ou est-ce que la souffrance est aussi du côté des prêtres eux-mêmes lorsqu'ils vivent ce genre de situation ?

Et voici le témoignage complet que je prévois de donner :

Dans le cadre de mon ministère, je rencontre des personnes qui expriment parfois leur besoin d'un soutien de l'Église (demande d'aide dans la maladie, besoin de se sentir pardonné avant la mort, désir d'être baptisé). Que faire lorsque l'on est une animatrice pastorale accompagnant des femmes et des hommes à qui, il n'y a pas si longtemps, on ne donnait même pas la communion ? La difficulté pour ces personnes auprès desquelles j'exerce mon ministère est double. Elles vivent en institution et elles sont en situation de polyhandicap. Elles ont par conséquent des besoins très spécifiques. Le besoin d'un sacrement dans cette population est souvent urgent, car le temps qui passe n'a pas les mêmes conséquences que pour nous. Toutefois, la relation de confiance prend du temps à s'établir en raison des troubles cognitifs et psychologiques. Sans compter que la communication ne se fait pas toujours par la parole. Alors comment procéder ?

Voilà mon histoire avec Alina, Méline et Roberto.

Alina, 18 ans, était en grande souffrance avec des hallucinations et des angoisses. Un changement dans l'institution a fait qu'elle a dû changer de référente et cela a été très perturbant pour elle. Lors d'une de mes visites elle a commencé à suffoquer en pleurant le départ de cette personne à qui elle s'était attachée depuis plusieurs années. Ayant toujours un petit flacon d'huile parfumée sur moi lorsque que je suis en visite, je l'ai pris et je lui ai demandé si elle voulait cette huile sur sa main. Comme elle m'a dit oui, j'en ai versé sur mes doigts et je lui en ai mis dans la paume de la main en disant : « Je prie pour que le Seigneur envoie son Esprit. Qu'il te reconforte et te console. Et qu'il garde dans ton cœur tout l'amour de ta référente. » J'ai ensuite chanté un chant de bénédiction que nous prenons toujours en fin de visite et qu'Alina aime beaucoup. Elle s'est calmée aussitôt. Je sais par le personnel que ce moment a mis fin à ses angoisses liées au départ de cette personne. Chaque fois que nous nous voyons elle dit que sa référente est toujours dans son cœur.

Méline, 23 ans, savait que la fin de sa vie était proche et ses nuits étaient agitées à cause de fautes qu'elle se reprochait d'avoir commises. Des fautes qu'elle appelait « péchés ». Je lui rendais régulièrement visite pour chanter des chants religieux, lire la Bible et prier ensemble. Un jour son institution m'a appelée en urgence. Elle avait eu une nuit très agitée et avait peur de la mort. Je lui ai proposé de faire venir un prêtre pour le sacrement de la réconciliation (confession) mais elle ne voulait pas attendre et m'a confié ses « péchés ». Alors j'ai pris sa main et j'ai prié en demandant au Seigneur de lui pardonner ses péchés et de remplir son cœur de calme et de paix. Nous avons aussi prié pour sa famille et les personnes à qui elle se reprochait d'avoir fait du mal. La comprendre était extrêmement difficile. La paralysie avançait jour après jour et nous avons établi des codes pour que je puisse la comprendre. J'ai donc appelé un prêtre et nous avons organisé sa venue dans l'institution. Mais il a fallu attendre encore une semaine, l'agenda des prêtres est toujours très rempli. Le prêtre a voulu qu'on se parle d'abord. J'ai dû lui expliquer l'histoire de cette jeune fille, son handicap. Il m'a demandé de rester avec lui durant la visite. Et finalement c'est moi qui ai redit tout ce qu'elle m'avait confié. Au moment de lui donner l'absolution, il m'a demandé de mettre ma main sur l'épaule de Méline.

Roberto a 70 ans. Il est allé à Lourdes avec un groupe de Genève. À son retour il désirait être baptisé parce qu'il avait rencontré Jésus. Je l'ai visité régulièrement durant quelques mois puis nous avons fixé une date pour le baptême avec le prêtre de la paroisse sur laquelle se situait l'institution de Roberto. Et puis Roberto est tombé malade et il a été hospitalisé durant plusieurs semaines. Nous avons annulé le baptême. L'aumônier de l'hôpital a proposé de le baptiser mais nous avons attendu sa guérison et nous avons fixé une nouvelle date. Le prêtre est venu trouver Roberto avec moi pour préparer la célébration. Là aussi il fallait que je fasse l'interprète parce que le prêtre ne comprenait pas ce que disait Roberto. Quelques jours avant le baptême, le prêtre s'est aperçu qu'il n'arriverait pas à célébrer le baptême en raison d'un mariage qu'il célébrait l'après-midi dans une autre ville. Il a trouvé un prêtre remplaçant que ni moi ni Roberto n'avons pu rencontrer avant le baptême. Au moment de verser l'eau sur le front de Roberto, le prêtre m'a demandé de le faire.

Voilà ces trois histoires qui nous montrent combien, parfois, il est difficile de « passer par le seuil », comme ce fut le cas pour le paralytique descendu par le toit (Lc 5, 18, 19).

Alors je vous pose une question : dans ces trois situations, de quel côté est la souffrance ? Est-ce du côté de Méline, Roberto ou Alina qui voient bien que leurs besoins posent un problème à notre Église ? Est-ce moi qui m'épuise à chercher des prêtres et à tout organiser avec eux et les institutions ?

Ou est-ce que la souffrance est aussi du côté des prêtres eux-mêmes lorsqu'ils vivent ce genre de situation ?